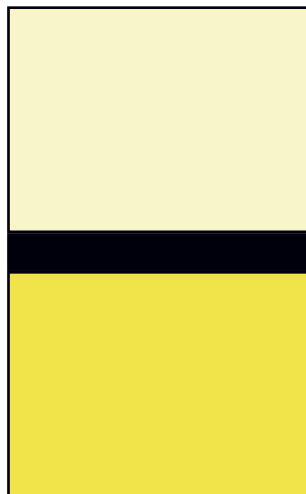

MADELEINE
LAIK



LA PASSERELLE



[livre numérisé]

LA PASSERELLE

La collection RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre contemporain et à les accompagner dans leurs recherches.

Pour proposer des textes à lire et à jouer.

© 2009, éditions THÉÂTRALES,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois.
www.editionstheatrales.fr

ISBN de l'édition numérisée : 978-2-84260-357-1

La première édition papier de *La Passerelle* a paru aux éditions Théâtrales in *La Passerelle/Les Voyageurs/Didi Bonhomme* sous l'ISBN : 978-2-85601-181-2 avec le concours du Centre national du livre. Dépôt légal : janvier 1987.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration (article L. 122-5-2 et 3), toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4-1.) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie). **Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *La Passerelle*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.**



MADELEINE
LAIK

LA PASSERELLE

OUVRAGE NUMÉRISÉ
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions
THEATRALES

PERSONNAGES

Sam et Pilou
Le visiteur-narrateur
Magda.

LIEUX :

Deux duplex jumeaux qui se font face dans une impasse située à Orly II, ville nouvelle fictive proche de l'aéroport de Paris.

PREMIER TEMPS : LE JOUR

Il aurait pu choisir un autre moment pour le lui dire. Magda était dans l'eau.

Dans l'eau, sans leurs vêtements, les gens sont beaucoup plus vulnérables.

Il y a eu un moment de silence. Sam continuait de se raser tout en guettant les réactions de Magda dans la glace, puis elle lui a dit : « Mes bagues, passe-moi mes bagues. »

Elle lui a dit ça d'une voix blanche, sans expression. Il lui a donné ses bagues et elle est sortie du bain.

Aussitôt Sam s'est mis à saigner.

Sam : J'ai mis un certain temps avant de comprendre qu'après son départ Madga n'était plus là.

Il y a dans l'absence de quelqu'un qui vient de s'en aller une sorte d'aberration logique.

La présence, elle, se défend toute seule.

La Tour Eiffel, par exemple, c'est irréfutable, mais l'autre qui change de statut en s'en allant et s'emporte avec lui au moment où il part, alors là, il y a quelque chose que je ne comprend pas. C'est comme ce sandwich, hier, au restaurant, chez « Dolly » et sa disparition subite, un énorme sandwich aux rillettes !

Je regarde : il n'y avait plus rien entre mes mains.

Non ! Je n'ai pas mangé Magda !

Quelques instants plus tard, le téléphone s'est mis à sonner.

J'étais toujours assis sur le rebord du lit.

Elle venait de claquer la porte...

Pilou : Je n'ai pas entendu de cris. Ils avaient fermé la baie vitrée.

De toutes les manières, j'en suis sûr, aucun des deux n'a crié.

Magda est restée encore un instant en peignoir, la tête appuyée contre la vitre et puis brusquement elle a enlevé son bonnet de bain et elle a disparu dans le « dressing ».

Quand Sam est revenu de la salle de bain, elle était déjà en train de faire sa valise.

Sam s'était blessé en se rasant.

Il tenait un coton collé contre sa joue et il était blême.
A cette distance, évidemment, je ne peux pas voir si Sam est blême. Mais je le connais, Sam, depuis le temps.

Il était blême.

La télé était allumée. On voyait la météo : beau fixe à la deuxième chaîne.

L'image n'était pas brouillée mais Sam s'est mis à la régler.

Quand il s'est retourné, Magda était déjà tout habillée. Elle tenait sa valise en main, prête à s'en aller.

Il ne lui a pas arraché des mains la valise, il n'a rien dit.

Il s'est assis sur le rebord du lit, toujours en peignoir, un peignoir bleu, le même que celui de Magda et il lui a demandé du sparadrap pour sa blessure.

A cette distance, évidemment, je ne peux pas entendre ce que Magda a répondu, mais elle ne l'a pas soigné, ça, j'en suis sûr ! Elle lui a tendu la boîte, elle a même pas sorti un pansement et puis elle est partie.

Sam est resté encore un moment, assis sur le rebord du lit, en peignoir, le coton toujours collé contre sa joue et puis il s'est levé pour aller répondre au téléphone.

C'était moi qui l'appelais.

Elle n'avait même pas eu le temps de vider la baignoire.

Un instant, Sam eut envie de rentrer dans son eau. Il y renonça.

Elle était froide.

Quand il était petit, Sam aimait déjà rentrer dans l'eau de sa mère.

Dès qu'elle avait claqué la porte, il se mettait tout nu et pénétrait dedans.

Un jour, elle revint à l'improviste et le surprit. Elle ne fit aucune réflexion mais prit soin, désormais, de vider la baignoire avant de quitter la maison.

Sam : Je l'ai connu dans un club, à Marrakech, à l'heure de la sieste. J'avais la clef numéro 317 et je me suis trompé d'étage. Je suis rentré dans sa chambre par erreur... La clef ouvrait toutes les chambres qui se terminaient par sept.

... Elle dormait. Je n'avais jamais vu une femme dormir comme ça, avec une telle expression de bonheur, une telle autonomie dans son sommeil.

Le Visiteur : Elle souriait ?

Sam : Non... ou alors oui... de tout son corps... Elle n'avait besoin de personne, il n'y avait de la place pour personne auprès d'elle.

Alors j'ai éprouvé un désespoir terrible, je me suis dit que j'avais raté ma vie, toute ma vie.

Je ne pouvais plus la quitter, je n'arrivais plus à sortir de la chambre.

Plus tard, longtemps plus tard, je me suis mis à la suivre dans la rue.

Le Visiteur : Mais vous viviez ensemble !

Sam : Oui, mais j'avais besoin de la voir de dos.

Tous les gens que j'aime me bouleversent de dos... Je crois qu'elle le savait.

Le Visiteur : Que vous la suiviez ?

Sam : Oui, j'en suis sûr... Elle me quittait pour ça, pour cette sensation de m'avoir derrière elle.

Pilou : Sam et moi, on s'est jamais quitté ; depuis tout petits... on est voisins, depuis l'époque de Saint-Paul.

Au début, Magda a beaucoup insisté pour les rideaux, mais Sam a tenu bon, il ne s'est pas laissé faire. Il n'y a que dans la chambre à coucher où ils ont mis des stores.

Avec le temps Magda s'est habituée. Quelquefois même, comme aujourd'hui, elle oublie de les fermer.

J'ai laissé sonner une dizaine de fois, Sam s'est levé mais il n'est pas allé répondre... Pourtant, d'habitude, Sam et moi, on se retrouve presque tous les jours à cette heure-ci pour déjeuner. C'est lui qui traverse, mais je préfère pas.

J'ai le vertige sur cette passerelle. Je peux pas m'empêcher de regarder en bas.

Pour la passerelle, Madga non plus ne voulait pas. Elle obligeait Sam à prendre deux fois l'ascenseur.

C'est idiot ! Ça va beaucoup plus vite à vol d'oiseaux !

Elle nous a même menacés de prévenir le syndic de l'immeuble.

Elle l'a jamais fait, c'était juste pour nous faire peur !

Trois heures et Pilou n'avait toujours pas quitté son poste.

Installé sur la terrasse de son duplex, de l'autre côté de l'impasse, il guettait Sam, observant une fois de plus l'étrange cérémonie...

Sam rentra la tête dans ses épaules et s'engouffra encore plus profond dans le fauteuil, un transat mexicain en osier. On aurait pu croire la pièce entièrement vide.

Magda, elle aussi, avait appris à s'éclipser lorsque venait le visi-

MADELEINE
LAIK

LA PASSERELLE

Un homme, une femme, un « clash ». La femme s'en va. Elle s'appelle Magda. Lui, Sam, reste seul. Enfin, presque seul. En face, juste en face, dans un duplex jumeau et symétrique habite Pilou, l'ami d'enfance de Sam, la sentinelle du couple, l'observateur intime.

Une passerelle métallique, suspendue au-dessus du vide, relie ces personnages, en même temps qu'elle proclame un dialogue impossible.